Ami du Clergé du 30 mars 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — XIII. *Pour le Jeudi Saint :* La vigne et les rameaux, ou l'union à la charité par la communion, 193. — XIV. *Pour le Vendredi Saint :* Les vignerons homicides, ou l'histoire de notre rédemption (les Sept Paroles), 195.
Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. — Marie corédemptrice au pied de la croix, 200.
Pour le Vendredi Saint. — La Passion de N.-S. Jésus-Christ, 203.
Les fêtes de l'Eglise. — XXIX. La semaine de la Passion, 205. — XXX. Les Sept-Douleurs de Marie, 207.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

XIII

Pour le Jeudi Saint

LA VIGNE ET LES RAMEAUX, OU L'UNION A LA CHARITÉ PAR LA COMMUNION

Mes frères,

Au premier rang des grands événements que célèbre le XIXe centenaire de la Rédemption, il faut placer la Cène célébrée par le divin Maître au soir du Jeudi Saint.

Elle appartient au cycle rédempteur non seulement au point de vue chronologique, mais plus encore comme le *Mémorial* et le *Mémorial vivant* de la Passion.

Ce soir-là, Notre-Seigneur institue les deux grands sacrements qui vont étendre à l'univers et à tous les temps le drame du Calvaire par la rénovation mystique du sacrifice de la croix à la messe et la communion des âmes à son calice à la sainte Table.

Et s'il est vrai que la Rédemption est avant tout un mystère d'amour, les deux sacrements du Jeudi Saint, qui se rattachent si intimement à la Passion, ne peuvent être autre chose que le témoignage du grand amour du Christ pour l'humanité.

Et c'est ce qu'il convient de méditer ensemble en ce soir du Jeudi Saint, en union avec le Souverain Pontife et toute la catholicité, au cours des cérémonies solennelles prescrites aujourd'hui.

De tous les faits et gestes de l'existence de Notre-Seigneur, celui-là surtout nous livre tout le cœur de Jésus. On pourrait l'appeler la grande révélation parmi les grandes révélations du Sacré-Cœur pendant sa vie terrestre, comme on a nommé l'apparition de 1675, à Paray-le-Monial, la grande apparition parmi les grandes apparitions. S. Jean l'a si bien compris et senti qu'il a ouvert le récit des entretiens de Notre-Seigneur à la Cène du Jeudi Saint par ces mots : « *Jesus..., cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos,* Jésus, qui avait aimé ses disciples vivant dans le monde, les aima jusqu'à la fin, » jusqu'à la fin de sa vie, mais aussi jusqu'aux limites extrêmes de l'amour. (Jo., XIII, 1-2).

Il y a là une si éclatante manifestation du Cœur de Jésus qu'elle a suscité dans les âmes une dévotion spéciale et motivé dans l'Eglise une fête nouvelle, avec messe et office propres : la dévotion et la fête du Cœur eucharistique.

La dévotion au Cœur eucharistique de Jésus, efflorescence de la dévotion au Sacré-Cœur, veut « rendre un culte d'amour, de reconnaissance, de vénération et d'hommage à cet acte de dilection suprême en vertu duquel notre divin Rédempteur, prodiguant toutes les richesses de son cœur, institua l'adorable sacrement pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles [1]. »

Dans la méditation de « cet acte de dilection suprême », prions le Cœur de Jésus qu'il nous donne, selon la parole de l'apôtre S. Paul à l'épître de la messe du Cœur eucharistique, « de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, même de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance... » (Eph., III, 18-19).

I

Qui est bon éprouve le besoin de donner. C'est dans sa nature. Il ne serait pas heureux sans cela. Et même, il lui semble n'avoir rien fait tant qu'il n'est pas allé, sous une forme ou sous une autre, jusqu'au don de lui-même. Aussi celui que nous appelons le *bon* Dieu s'est-il donné à nous par le mystère de l'Incarnation.

Mais du fait de l'Incarnation, un seul point de l'immense globe terrestre, la Palestine, bénéficiait de ce don de Dieu en personne, en la personne de son Christ. Les autres, l'Europe, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, leurs provinces et leurs villes, leurs campagnes et leurs maisons ne connaîtraient donc jamais la présence réelle et personnelle du Dieu fait homme ? Elles n'auraient que le souvenir de son histoire dans les évangiles, le bienfait de ses enseignements transmis par ses missionnaires, l'application des mérites de sa passion par les sacrements déjà institués. En somme, de cette manifestation de l'amour de Dieu, n'arriverait à ces peuples, à travers les océans, que le rayonnement lointain et affaibli.

Le cœur de Jésus s'émeut. Et puisqu'il ne lui est pas plus difficile de multiplier sa présence que de créer les mondes, il n'écoutera que cette voix de son cœur. Il peuplera nos solitudes humaines au prix de sa solitude à lui.

Il institue donc un nouveau sacrement, le plus grand de tous, le T. S. Sacrement, qui étendra à

[1] Léon XIII, Bref du 16 février 1903 Sur la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus, voir Garrigou-Lagrange O. P., *Elévations sur la prière au Cœur de Jésus* (aux éditions de la *Vie spirituelle*), dont une remarquable préface fixe définitivement l'objet et la légitimité de cette dévotion.

toutes les latitudes l'ineffable bienfait de sa présence réelle.

Dans ce soir solennel, il prend le pain et le vin qui viennent de servir à la Pâque traditionnelle des Juifs. Sur eux, il fait retentir cette voix puissante qui fait surgir la vie du néant et qui peut à son gré la transformer de fond en comble ; il prononce ces paroles aussi efficaces que le *fiat* créateur : « C'est mon corps... ; c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui a été répandu pour beaucoup en rémission des péchés. » Le miracle est accompli, aussi rapide et plus profond qu'aux noces de Cana, qui déjà le préfiguraient dans la pensée de Dieu. Ce n'est plus du pain ni du vin ; c'est Notre-Seigneur lui-même, sa divinité et son humanité, toute sa personne adorable. Il a réalisé sa présence au milieu de nous sur la terre ; il ne nous laissera pas orphelins ; il sera, à la lettre, suivant les prophéties, le Dieu avec nous, l'Emmanuel.

II

Son amour vient d'étreindre l'espace ; il va embrasser les temps.

Il voit toutes ces générations à venir, dont la pensée l'obsédera bientôt pendant son agonie. Pour elles il est venu, il a prêché, il va mourir... Ce sont des hommes ; ils auront besoin non seulement de le savoir, mais encore de le sentir.

Afin que jusqu'à la fin des temps se prolonge pour eux l'invention de sa présence réelle dans l'Eucharistie, que lui a inspirée son amour, il faut qu'il communique à d'autres sa toute-puissance qui a permis ce miracle.

Et il complète l'institution du T. S. Sacrement par celle du sacerdoce, dont toute la raison d'être sera de perpétuer l'Eucharistie. Car si le prêtre reçoit au jour de son ordination le pouvoir d'exercer toutes les fonctions ecclésiastiques, d'enseigner et d'administrer les autres sacrements, la première n'est-elle pas celle de consacrer ?

Notre-Seigneur, qui vient d'instituer sa présence réelle, continue : « Faites ceci en mémoire de moi, » c'est-à-dire, chaque fois que vous reprendrez mes gestes et que vous prononcerez ces mêmes paroles, le pain deviendra mon corps, le vin deviendra mon sang.

« O puissance, ô dignité du sacerdoce, s'écrie S. Jean Eudes, qui surpasse incomparablement toutes les puissances et toutes les dignités de la terre et même du ciel, après la dignité ineffable de la Mère de Dieu ! Après la très sacrée Vierge, vous êtes, ô prêtres, la plus glorieuse conquête du Sauveur et le plus précieux de tous les dons que son Père éternel lui a faits [1]. »

Tant qu'il y aura sur la terre un prêtre légitimement ordonné, il pourra appeler dans le monde et donner aux âmes Notre-Seigneur lui-même, qui habitera notre planète aussi réellement qu'il vécut en Palestine il y a dix-neuf siècles. Les âmes pourront s'unir à lui plus étroitement que celles qui l'approchèrent pendant les jours de sa vie terrestre.

Encore une fois, quel don sublime, qui associe en quelque sorte le prêtre au Père lui-même dans la génération de son Verbe !

En effet, nous pouvons distinguer comme une triple génération du Verbe : sa génération éternelle dans le sein du Père, sa génération temporelle dans le sein virginal de Marie ; et sa « génération » eucharistique dans les mains consacrées du prêtre.

Ce rapprochement entre l'incarnation du Verbe en Marie et la consécration eucharistique dans les mains des prêtres, a été faite par un pieux auteur du moyen âge : « *Vere veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Dei Filius, velut in utero virginis, denuo incarnatur.* O vénérable dignité des prêtres, entre les mains desquels le Fils de Dieu, comme dans le sein de la Vierge, s'incarne à nouveau [1]. »

Le sacerdoce étend le bienfait de la présence réelle jusqu'à la fin des temps.

III

Voilà les faits : l'institution de l'Eucharistie et sa perpétuité par le ministère des prêtres.

Mais pour mieux comprendre l'acte de dilection suprême du Cœur de Jésus à cette minute, notre méditation doit les approfondir.

L'Eucharistie, avec le sacerdoce, c'est bien d'abord *la présence réelle* de Notre-Seigneur, Jésus avec nous partout et toujours, l'Emmanuel. Le premier désir de son cœur, de tout cœur qui aime, est comblé : retrouver ceux qu'on aime, vivre avec eux, ne les quitter jamais.

Mais l'amour a de plus grandes exigences : il veut s'unir et se sacrifier. Tant qu'il n'a pas réalisé l'union, l'amour reste insatisfait. Il faut qu'il se donne jusque-là. Il est essentiellement unitif.

Et dans la mesure où il est vrai et pur, il se sent prêt à affronter la mort : « L'amour est fort comme la mort. *Fortis est ut mors dilectio.* » (Cant., VIII, 6). Jusque dans l'erreur des passions, il y aura un témoignage de ce sacrifice de soi dont est capable l'amour.

Or l'Evangile et la foi nous montrent dans la Cène du Jeudi Saint autre chose que l'institution de la présence réelle et autre chose que l'institution du sacerdoce pour la perpétuer.

L'Eucharistie, c'est bien cela : Dieu avec nous, l'Emmanuel. Mais elle est aussi Dieu en nous et pour nous. Elle est encore *sacrement* et *sacrifice*.

Elle est sacrement. Notre-Seigneur n'a pas déclaré uniquement : « C'est mon corps, c'est mon sang. » Il avait dit d'abord : « Prenez et mangez ; buvez-en tous. » Il avait institué la communion.

Et par la communion, comme le mot le donne assez à entendre, voici que l'âme est à ce point unie à Notre-Seigneur qu'elle ne fait plus qu'un avec lui : celui qui communie vit de sa propre vie ;

[1] *Mémorial de la vie ecclésiastique* (*Œuvres*, t. III, p. 186).

[1] Pourrat, *Le sacerdoce, doctrine de l'Ecole française*, p. 90.

il participe à son esprit ; il revêt ses mœurs divines, il revêt le Christ.

Elle est sacrifice. Car il avait ajouté encore : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang versé pour vous. » Ce que vous reproduirez, vous, mes prêtres, en obéissant à mon ordre, ce ne sera pas seulement le miracle de ma présence, mais encore le mystère de ma Passion pour la Rédemption du monde. C'est à l'autel que le prêtre consacre, et nous savons que cette consécration est mieux qu'une venue eucharistique du Christ parmi nous, puisqu'elle est aussi le renouvellement de façon non sanglante, mais réelle, du sacrifice de la croix.

Quelle profondeur d'amour ! Comme il faut longuement y plonger son regard pour en découvrir les abîmes ! Présence, union, sacrifice : tout y est de ce que rêve l'amour... et avec quelle générosité désintéressée, quand on songe aux profanations, aux incrédulités, aux indifférences prévues et ressenties alors par le Souverain Prêtre Jésus en cette dernière Cène du Jeudi Saint !

IV

Que malgré tant d'insensibilité à ses avances, qu'il prévoyait, le cœur de Jésus se soit livré quand même entièrement, à jamais et partout, avec un élan irrésistible, voilà qui peut m'aider à pressentir la sublimité de son amour.

Car ce fut dans un élan magnifique qu'il posa cet acte de dilection suprême, dans un élan que je le sens impuissant à contenir. Il en fait l'aveu : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir. » (Luc, XXII, 15).

Pourquoi cette ardeur, ô mon Jésus, sinon parce que l'Eucharistie allait enfin dans ce dernier repas satisfaire votre cœur et nous le révéler ?

Ce qui nous révèle l'intensité de l'amour, ce sont moins les propositions qu'il nous fait, que le ton, l'élan, la générosité avec lesquels il les fait. En tout il y a la manière. Et notre cœur est encore plus sensible à la manière qu'au don matériel lui-même.

Quand je relis ces entretiens de Jésus avec les siens, qui accompagnent l'institution de l'Eucharistie et du sacerdoce, ces deux grandes merveilles de son amour, comment ne pas sentir le battement précipité de son cœur ? Nulle part ne se trahit à ce point sa charité, sa bonté, sa tendresse. Le feu qui le dévore et dont il est venu embraser la terre, jette ses flammes.

* *

Que nous sommes loin, m. f., de répondre à cet amour du Christ ! Comment n'y pas songer avec tristesse, au moment où revient pour chaque chrétien l'obligation du grand devoir pascal ?

Il a fallu, de la part de l'Eglise, une obligation, pour forcer en quelque sorte le monde à répondre à tant d'amour.

Notre-Seigneur ne rêvait que de ce sacrement qui lui permettrait de s'unir si intimement à nous selon les désirs les plus profonds de son cœur, et les hommes n'y pensent pas.

Disons-nous pourtant que c'est condition essentielle pour vivre de la vie de Notre-Seigneur : « Si vous ne communiez pas, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Et n'est-ce pas à dessein que Notre-Seigneur a voulu placer, au moment de l'action de grâces de ses Apôtres qui viennent de communier, la parabole ou plus justement l'allégorie de la vigne et des rameaux ?

« Je suis la vigne et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, il le retranchera ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émondera, afin qu'il porte plus de fruit. Déjà vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi et moi en vous. De même que le rameau ne peut porter du fruit par lui-même, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi.

« Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte du fruit en abondance, et, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il se desséchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu et il brûlera.

« Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez et cela vous sera fait. C'est en ceci que mon Père trouve sa gloire, que vous portiez beaucoup de fruit et que vous vous fassiez mes disciples. » (Jo., XV, 1-8).

Pour ne pas être le bois mort qu'on jette au rebut ou au feu, pour être la branche vivante et chargée de la sève du tronc, unissons-nous au Christ, notre vie, par une sainte communion pascale.

Et c'est sans doute là, dans ce cœur à cœur, que nous sera plus évidente la révélation de son immense amour que contient le mystère du Jeudi Saint. Ainsi soit-il.

XIV

Pour le Vendredi Saint

LES VIGNERONS HOMICIDES, OU L'HISTOIRE DE NOTRE RÉDEMPTION

Mes frères,

Notre-Seigneur lui-même a raconté son histoire et prophétisé sa Passion dans une de ses paraboles, la parabole des vignerons homicides, que nous ont conservée S. Matthieu (XXI, 33-46), S. Marc (XII, 1-12) et S. Luc (XX, 9-19).

Un maître de maison planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, et bâtit au milieu une tour pour permettre au chef des ouvriers de surveiller de là les vignerons. La plantation terminée, il afferma sa vigne et retourna à ses affaires.

Quand fut venue la saison de la récolte, il envoya un de ses serviteurs toucher sa part du pro-

duit de la vigne. Les vignerons firent à celui-ci très mauvais accueil. Ils se saisirent de lui, le battirent, le renvoyèrent les mains vides.

Le maître de l'exploitation leur manda un nouveau serviteur. Il eut le même sort que le premier. Les ouvriers de la vigne le frappèrent au visage, l'outragèrent de toute manière, et finirent par le congédier. Un troisième serviteur y trouva même la mort, et combien d'autres furent roués de coups, lapidés, égorgés!

« Quel parti prendre ? » se demande le propriétaire.

Il lui reste un fils bien-aimé. « Ils respecteront mon fils, » pense-t-il. Lui du moins peut réussir.

La mission du fils mit le comble à la révolte des vignerons. Dès qu'ils l'aperçurent, ils complotèrent entre eux : « Cette fois, voici l'héritier. Tuons-le, et, le fils supprimé, l'héritage est à nous. »

Ce qui fut dit fut fait. Ils se saisirent du fils de leur propriétaire, ils le chassèrent de la vigne comme un intrus, et le tuèrent en dehors de la haie qui entourait la propriété.

« Dans ces conditions, ajoutait Notre-Seigneur, lorsque viendra le maître de la vigne, comment traitera-t-il les vignerons ? »

La réponse était si naturelle qu'elle jaillit naïvement de la bouche de quelques auditeurs, comme Notre-Seigneur la formulait lui-même : « Il fera périr misérablement ces misérables et il affermera sa vigne à d'autres ouvriers qui seront fidèles et lui serviront, le temps voulu, les fruits qui lui reviennent de droit. »

Les Juifs, les sanhédrites surtout, qui connaissaient bien la prophétie d'Isaïe sur la vigne plantée pour le bien-aimé (ch. v), ne purent se méprendre sur le sens des paroles du Maître. Elles n'avaient point besoin de commentaires. Elles annonçaient la réprobation de la Synagogue et la vocation des païens au royaume des cieux.

Dieu avait pris soin d'Israël comme un maître soigne sa vigne, avec amour. Il lui avait envoyé ses prophètes au cours des âges : mais on n'avait pas entendu leurs voix, on avait tué et lapidé les envoyés du Seigneur. Dieu ensuite avait envoyé son Fils unique et bien-aimé. Il allait être traité comme le fils de famille de la parabole : il serait conduit hors des murs de Jérusalem, *extra castra*, et mis à mort sur le Golgotha.

Mais si cette parabole montrait aux Juifs leur juste réprobation et l'élection des Gentils, elle contient aussi l'histoire de ceux qui rejetteront ou accueilleront la mission du Fils de Dieu.

Montons donc au Calvaire, ce soir, comme nous y invite cette cérémonie du Vendredi Saint. Ecoutons les paroles, les dernières paroles que Jésus nous adresse du haut de sa croix, puisqu'il veut unir sa voix à ses souffrances pour toucher notre cœur. Et que ces sept paroles de Jésus en croix nous émeuvent si profondément qu'elles nous jettent à genoux dans le repentir, l'adoration et l'amour, et que nous descendions du Calvaire avec la promesse jurée sur la croix de régler notre conduite selon les paroles de vie des paraboles évangéliques que ce Carême a fait retentir à nos oreilles.

I. — « *Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font.* »

Après l'arrestation sous les oliviers de Gethsémani, après les iniques jugements de la nuit chez Caïphe et Pilate, après l'ignominieux cortège de haine fait au condamné à travers les rues de la ville, on a gagné le lieu habituel des exécutions : le Golgotha.

Alors le crime s'accomplit.

Abominablement injuste dans son fond, puisqu'il était la condamnation et l'exécution d'un innocent, on l'aggravait encore de tout ce qui pouvait en faire un supplice plus humiliant et plus odieux. On crucifiait Jésus comme un esclave; on confondait son cas avec celui des malfaiteurs de droit commun : deux autres croix se dressaient de chaque côté de la sienne, deux croix de criminels ; on l'exécutait le premier et au milieu des autres, sans doute comme le plus coupable.

Ne semble-t-il pas que le sang de Jésus, celui de ses mains et de ses pieds percés, qui s'ajoutait au sang de son agonie, de sa flagellation, de son couronnement d'épines, ne semble-t-il pas que ce sang du juste traité comme le dernier des scélérats, eût dû crier vengeance contre les hommes, comme le sang d'Abel cria vengeance contre son frère Caïn ?

Eh bien, non ! Du haut de la croix où leur méchanceté l'a dressé, Jésus ne fait entendre que des paroles de pardon. Pas une fois il n'ouvrira la bouche pour faire tomber des mots de malédiction. Son premier cri d'agonisant et de mourant sera même un appel à la miséricorde de son Père : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

C'est que sa mission est de réconcilier Dieu avec l'humanité. C'est dans son sang que doit se sceller cette réconciliation. Il faut que sa voix interprète le sens de son martyre.

M. f., quelle preuve d'amour et quelle leçon de pardon !

Quelle preuve d'amour ! Les meilleurs d'entre les hommes, les plus pures victimes pratiquent déjà l'héroïsme en se taisant. Leur silence est sublime quand de toutes leurs forces elles pourraient protester.

Pour Jésus ce n'est pas assez. Il supplie Dieu son Père de ne pas tenir rigueur du crime qui s'accomplit. Il plaide les circonstances atténuantes : n'ont-ils pas l'excuse de leur ignorance ?

Il nous a aimés jusque-là.

Quelle leçon de pardon ! Ses saints et ses martyrs la mettront en pratique. Par les mérites de sa patience et à son exemple, ils prieront pour leurs bourreaux.

Mais comme elle reste lettre morte pour beau-

coup d'entre nous! Nous gardons rancune des torts, même involontaires, des nôtres. Et entre nous et nos ennemis, c'est la haine violente ou sourde, comme nous disons, la haine à mort.

O Jésus, qui implorez pour nous le pardon, — car ce sont nos péchés qui vous ont mis en croix, — donnez-nous de vous aimer un peu pour tant d'amour, vous qui nous aimez malgré tant de misères, et enseignez-nous à répéter du fond du cœur la prière du pardon que vous nous avez apprise : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

II. — « *Aujourd'hui même, vous serez avec moi dans le paradis.* »

L'exécution capitale, à laquelle pouvait prétendre un citoyen romain, épargnait les affres et les souffrances de l'agonie. La lente mort par crucifixion prolongeait et multipliait le martyre.

Avec la croix plantée sur le sommet du Calvaire le supplice ne fait donc que commencer. La haine, la bêtise, l'entraînement vont pouvoir s'en donner à cœur joie et ajouter aux souffrances physiques les tortures morales.

Tous ces docteurs et tous ces pharisiens dont Jésus a souvent confondu l'orgueil, vont pouvoir maintenant exercer leurs représailles contre leur adversaire devenu inoffensif. Ecoutez-les comme ils plaisantent : « Il a sauvé les autres et ne peut se sauver lui-même! S'il est le Christ, le roi d'Israël, qu'il descende donc maintenant de la croix : aussitôt nous croirons en lui ! Il s'est confié en Dieu ; il a dit : Je suis le Fils de Dieu : que Dieu le délivre, s'il est vraiment sien. » Et la populace leur donne la réplique : « Hé ! toi qui détruis le Temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix. » Les larrons, les compagnons de son supplice s'en mêlent, comme si cela les soulageait d'insulter : « Si tu es le Christ, sauve-toi, et nous avec toi ! »

« Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. » O Jésus, à quoi ont servi vos bienfaits, vos miracles, vos guérisons et vos résurrections accordées aux supplications des infirmes et aux larmes éplorées de ceux qui étaient dans le deuil ? On en fait gorges chaudes maintenant.

Pourtant l'un des criminels se ravise. Il morigène même son compagnon. Et dans l'accablement de son supplice, dans un sursaut de vie, comme par un instinct de conservation, il fait appel à la toute-puissance de Jésus, en qui il vient de reconnaître le Sauveur, pour des jours meilleurs : « Jésus, souvenez-vous de moi lorsque vous entrerez dans votre royaume. »

Alors Jésus parle. Il s'est tu sous l'insulte. Mais ce n'est pas en vain que monte du cœur même le plus misérable un accent de repentir. « En vérité, je vous le dis ; aujourd'hui, avec moi, vous serez dans le paradis. »

Oh ! ce n'était pas un pardon du bout des lèvres que Jésus promettait tout à l'heure : « Père, pardonnez-leur ! » Vous le voyez bien puisqu'il fait grâce. Il va même au delà de nos prières. Le repentant ne lui demandait qu'un souvenir au jour de son triomphe : « N'oubliez pas votre compagnon de malheur ! » Et Notre-Seigneur, puisqu'il s'agit de miséricorde, va tout de suite aux extrêmes : « Aujourd'hui tu verras ma gloire et tu seras bienheureux. »

Quel cœur de pécheur n'en serait ému et bouleversé ? Quelle âme fidèle n'en serait encouragée et consolée ? Une éternité immédiate de bonheur pour quelques instants de repentir et d'expiation !

III. — « *Voici votre fils... voici votre mère.* »

Noyé dans le flot des méchants, un petit groupe d'âmes fidèles entourait le pied de la croix : Marie, la Mère de Jésus, Marie, femme de Cléophas, Marie-Madeleine, S. Jean, le seul des douze apôtres qui avait été fidèle à son Maître jusqu'au bout.

Il est plus difficile de nous représenter l'attitude et de sonder les sentiments de ces âmes aimantes, que de deviner la haine des ennemis du crucifié. Elles ne parlent pas dans le récit évangélique qui nous a conservé les plaisanteries et les vociférations des soldats et du peuple. Nos péchés nous rapprochent sans doute davantage de ceux-ci que de ceux-là.

S'il y a consolation pour le cœur de Jésus dans la fidélité de ces amitiés, il y a surtout un redoublement de son martyre de voir tant de souffrances dans le cœur de sa Mère à cause de lui.

« Comme deux miroirs se reflètent l'un l'autre, ainsi, ô Jésus, elle vous regardant avec des yeux de mère pieuse, et vous la considérant avec des yeux de fils tant aimé, il se produisait une réflexion de douleurs si grandes que l'un et l'autre oubliait ses propres douleurs en compatissant avec celles d'autrui. » (Bienh. Alonso de Orozco).

Comme il a veillé au salut de ses apôtres au moment de son arrestation, à cet instant de ses plus grandes souffrances Jésus, dans son amour très délicat et très tendre de bon fils, du meilleur des fils, pense à sa mère. Que va-t-elle devenir, seule maintenant ? Elle a perdu, depuis des années, son époux Joseph. Elle perd à présent son fils, qui était toute sa raison d'être et toute sa vie.

Près d'elle le regard de Jésus a rencontré le visage de Jean, son bien-aimé. Il a sondé toutes les profondeurs de son amour, toutes les tendresses de son cœur très pur, toute la solidité de son attachement.

Il lui confie sa mère : « Femme, voici votre fils ; » et à S. Jean : « Voici votre mère. »

La confiance du Maître a été bien placée. A dater de cette heure, le disciple prendra Marie dans sa maison. Le fils d'adoption ne se séparerait plus de sa mère, et il l'emmènerait avec lui jusqu'à Ephèse.

Mais je sais, ô Jésus, qu'il y a plus que de l'amour filial dans ces paroles. A cette heure solennelle, votre heure, comme vous l'appeliez, où vous mourez pour le salut du monde, d'autres

pensées vous préoccupent que de régler une situation familiale. Avec toute l'Eglise, je crois que c'est votre amour pour les hommes qui vous inspire à cette minute de proclamer bien haut que vous donnez à tous ces hommes votre mère pour mère.

Nous aurions pu le savoir à cause de tout ce qu'elle avait fait et qu'elle accomplissait encore à cette minute à vos côtés pour notre salut : nous n'aurions eu qu'à lire attentivement votre Evangile pour reconnaître et aimer en elle la corédemptrice du monde qui nous a enfantés à notre vie surnaturelle ; il aurait suffi de réfléchir un peu à tous ces mystères pour la regarder comme la médiatrice de toute grâce qui veille sur cette vie divine de nos âmes comme notre maman veille sur notre santé.

Non, vous avez voulu nous le dire vous-même ; votre parole vaudrait mieux que tous les raisonnements ; elle serait comme une invitation à nous jeter dans ses bras.

Quel don magnifique vous nous avez fait ce jour-là ! Pour combien de pauvres pécheurs ce recours à leur mère et l'intercession de la Vierge près de vous ont valu le retour à la maison paternelle ! Et quelle douceur dans notre vie de nous savoir suivis et enveloppés par la tendresse d'un cœur maternel !

IV. — « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »

Après tant de paroles de pardon, de miséricorde, de bonté aux hommes, nous comprendrons bien qu'un cri de détresse s'échappe du cœur de Jésus broyé à cause de nos péchés.

Car c'est dans son cœur que se joue la partie la plus tragique du grand drame.

Si cruelles qu'elles furent, nous n'aurions rien compris aux souffrances expiatrices de notre Rédempteur, si nous les limitions aux souffrances des blessures qui ont mis en lambeaux son corps devenu une plaie.

Le vrai martyre est au plus profond de son âme. Il a pris sur lui toutes les iniquités des hommes. Il en est devenu comptable devant Dieu.

Alors il a l'horrible sensation d'être abandonné et rejeté de Dieu son Père et dans l'angoisse d'être là, seul, comme suspendu entre la terre qui le repousse et le ciel qui se ferme sur lui. Il gémit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Comment nous faire une assez juste idée de cette plus profonde tristesse de Jésus ? Comment nous représenter ces ténèbres qui pèsent sur son âme, plus épaisses que celles qui commencent à couvrir la terre pour prendre le deuil de son Créateur ? Comment en donner à notre cœur une impression capable de l'émouvoir ?

Prêtres, nous avons bien souvent entendu des âmes aux prises avec d'énormes difficultés ou accablées des plus lourdes épreuves, nous dire avec une foi qui nous édifie : « Du moins Dieu me reste. Je lui ai promis d'être fidèle à son amour. Je sais qu'il ne m'abandonnera pas. » Ce soutien d'en-haut qui console de toutes les trahisons d'en-bas, Jésus ne l'éprouve plus. Encore une fois, il est délaissé des hommes et de son Père, de ses deux grandes amours. Plus rien sur quoi il puisse s'appuyer.

Si quelque chose peut nous aider à comprendre cet abandon et sa torture, c'est le gémissement des saints à l'heure des grandes épreuves. Rappelons-nous l'accent déchirant de telle page de la grande Thérèse ou de la petite Thérèse, plus proche de nous et dont la vie nous est plus connue. Elles se sentent dans le ~~noir,~~ désemparées, sans recours, seules, effroyablement seules.

Et nous serons loin encore de l'état d'âme de Jésus au moment où il ne peut plus contenir sa souffrance d'abandonné, de délaissé du Père ; nous en serons éloignés de toute la distance qui sépare sa sainteté de la plus haute sainteté d'une pure créature, de la distance qui sépare un Homme-Dieu d'un homme. Il est le Fils de Dieu, uni personnellement à la divinité, et il a au plus profond de son âme le sentiment que Dieu l'abandonne.

O Jésus, par les mérites immenses, infinis de cet abandon, ne permettez pas que je sois jamais abandonné de vous. Malgré mes péchés, ayez pitié de celui pour lequel vous souffrez maintenant d'être délaissé du Père ; ne m'abandonnez pas surtout à l'heure de ma mort.

V. — « *J'ai soif !* »

Le prophète David avait écrit au nom du Messie : « Ils ont mêlé du fiel à ma nourriture et m'ont donné du vinaigre pour apaiser ma soif. »

Tout ce qui avait été prédit de Jésus s'était accompli. Les visions d'Isaïe étaient devenues réalités. Restait cet oracle de David. Afin que l'Ecriture fût entièrement remplie, comme le remarque S. Jean, Jésus agonisant s'écria : « J'ai soif ! »

Près de la croix se trouvait un vase d'argile contenant la boisson des soldats de service : de l'eau rehaussée de vinaigre. Par un reste de compassion, les gardes prirent en pitié la victime. L'un d'eux trempa une éponge dans l'eau acidulée, la fixa à un roseau et l'approcha des lèvres enfiévrées du Sauveur. Notre-Seigneur avait refusé avant la crucifixion le narcotique qu'il était d'usage d'offrir aux condamnés afin d'endormir un peu leurs douleurs ; mais il accepta la boisson grossière des soldats, selon la prophétie.

Pourtant, Seigneur, ici encore, nous savons que c'est moins la fièvre que votre désir du salut des âmes qui vous a fait dire : « J'ai soif ! »

Autrefois, au début de vos prédications, près du puits de Jacob, vous avez aussi demandé à boire à la Samaritaine. Vous étiez fatigué du chemin. Je ne sais si la femme de Samarie vous présenta de quoi étancher votre soif. Mais je sais que vous lui avez dit : « Si vous connaissiez le don de Dieu et quel est celui qui vous parle, c'est vous qui

demanderiez à boire. La source qui jaillit de moi, jaillit pour la vie éternelle. » Ce jour-là vous aviez soif de son âme et vous l'avez conquise à votre amour.

C'est la même soif qui vous tourmente à cette minute, la soif des âmes. Vous mouriez pour leur salut. Vous leur lanciez une dernière fois un appel au repentir ; vous leur disiez votre amour et que cet amour vous brûlait comme le feu de la fièvre.

Seigneur, nous vous apportons aujourd'hui notre âme dont vous avez eu si grand soif. Prenez-la et qu'elle soit vôtre pour jamais. Présentez-la au Père comme le trophée de la Rédemption.

Et si vous le voulez bien, Seigneur, prenez-nous à votre service pour le salut des âmes. Il n'y a pas que le prêtre ou le missionnaire qui puissent vous les gagner. Une prière, un sacrifice, un bon exemple de vos fidèles, qui sont aussi les membres de votre corps mystique, peuvent être la santé ou la guérison de tout l'organisme.

Comment pourrions-nous entendre sans en être touchés ce cri de votre zèle ? Notre cœur serait donc moins sensible que celui des soldats de planton sur le Calvaire ? Ils répondirent dans la mesure où ils comprirent. Et nous qui avons la grâce de savoir, nous ne bougerions pas pour étancher votre âme altérée des âmes, de leur salut, de leur bonheur ?

Encore une fois, Seigneur, nous voici et disposez de nous comme vous voudrez pour travailler à l'effusion de votre sang rédempteur sur les âmes de nos frères.

VI. — « *Tout est consommé.* »

L'heure suprême approche.

Dans ses dernières conversations avec les apôtres, le Sauveur s'était rendu le témoignage qu'il avait accompli les volontés du Père sur lui, qu'il l'avait glorifié sur la terre, qu'à son tour il serait glorifié.

D'un coup d'œil, à cet instant, il embrasse les desseins de son Père sur lui, les prophéties qui ont tracé le programme de son existence, sa vie depuis son Incarnation dans le sein de Marie jusqu'à son ensevelissement tout proche dans le sein de la terre. Il n'a rien refusé de ce que le Père lui avait demandé. Il a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Il le constate et il le dit : « Tout est consommé. »

Il y a maintenant une réserve surabondante de Rédemption pour toutes les âmes de bonne volonté. Il aurait suffi d'une goutte de son sang : *Cujus una stilla salvum facere totum mundum quit ab omni scelere*. Il va le donner tout à l'heure jusqu'à devenir complètement exsangue, au coup de lance du soldat Longin. Tout est consommé.

Il a institué tous les grands moyens de salut : la prière, la messe, les sacrements. Rien ne manque dont les âmes puissent avoir besoin pour leur régénération. Elles n'auront qu'à se plonger dans ces piscines plus miraculeuses que la fontaine probatique. Tout est consommé.

Devant cette œuvre que vous venez d'accomplir pour nous, œuvre d'amour et de sacrifice, est-ce que les hommes ne devraient pas reprendre en écho : « Tout est consommé » ?

Consommée leur vie de péché. Vous souffrez et vous allez mourir, comme vous l'annoncez, pour effacer le péché et laver ses souillures. Vous êtes l'Agneau immolé pour l'expiation de nos fautes : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.*

Consommée leur ingratitude. Ils ont répondu à vos bienfaits comme le peuple à qui vous aviez fait tant de bien et qui vous insulte maintenant au pied de votre croix. Le péché ne revêt pas seulement un caractère de désobéissance. Après tout ce que vous avez enduré pour le monde, n'est-ce pas noire ingratitude d'agir comme font la plupart des hommes ?

Consommée leur obstination. Malgré tant d'avances de votre part, tant d'offres de pardon, tant d'invitations de votre miséricorde, leur cœur restait fermé. Mais devant votre croix, devant vos souffrances, devant vos suprêmes angoisses pour leurs âmes, ils se rendent à votre amour.

VII. — « *Je remets mon âme entre vos mains.* »

Maintenant que tout est fini, Notre-Seigneur regarde vers son Père. A son entrée dans le monde, il s'était tourné vers lui pour lui dire : « Mon Père, voici que je viens pour faire votre volonté. » A sa sortie du monde, il s'adressera encore à lui : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Il peut la lui remettre en toute confiance. Elle n'a pas failli à sa mission. Elle a rempli toute sa tâche si douloureuse.

Le Père reçoit cette âme... comme trois jours plus tard, à l'aube de Pâques, et mieux encore, quarante jours après, dans le mystère de l'Ascension, il recevra son corps et son âme pour les glorifier magnifiquement. S. Paul nous l'enseigne : « Le Christ s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix... Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné un nom qui est au-dessus de tout nom... » Notre-Seigneur qui a mérité au monde sa rentrée en grâce et que le ciel lui fût rouvert, a mérité pour lui-même la glorification de sa très sainte humanité.

A la suite de Notre-Seigneur, combien de saints ont expiré avec ces paroles dernières sur les lèvres ! Eux aussi, malgré les faiblesses inhérentes à notre nature humaine, surtout à notre nature déchue, ils pouvaient les redire avec assurance : ils allaient au Père qu'ils avaient tant aimé.

L'Eglise les fait réciter à ses prêtres chaque jour, dans ses Complies, qui sont comme la prière officielle du soir, du soir de la journée qui peut être le soir de la vie : car personne n'est sûr de son lendemain.

Pouvons-nous vous la remettre toujours, cette âme, au soir de chaque journée, après notre examen de conscience, avec la même paix et la même tranquillité ?

Oui, au moins pour obtenir votre pardon.

Car si elle vous arrive un peu défraîchie et même souillée, nous savons bien qu'il suffit à votre grande miséricorde qu'elle vienne à vous pour que vous pardonniez : « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui portez quelque fardeau, et je vous consolerai. »

Aussi je veux aimer à répéter vos suprêmes paroles. Elles me seront chères comme les dernières volontés de l'être le plus aimé Elles deviendront mon oraison jaculatoire habituelle.

Aussi bien, n'est-il pas bon que nous mettions notre âme à votre service, puisque vous l'avez créée pour votre gloire? N'est-il pas bon que nous la laissions entre vos mains, afin que vous la défendiez du mal et la gardiez dans votre amour? N'est-il pas bon que nous vous en laissions le dépôt, quand nous savons que rôdent autour d'elle de si nombreuses tentations ?

Et faites-nous l'immense grâce de mourir comme vous, avec, au cœur, cette prière du bon ouvrier qui a rempli de son mieux sa tâche et qui vient rendre ses comptes.

* *

Seigneur, les vignerons homicides n'ont pas reconnu votre mission, ils vous ont expulsé de votre propriété, ils vous ont assassiné hors de la vigne.

Mais vous êtes la vigne véritable : *Ego sum vitis vera ;* l'autre n'était que la figure.

Que votre sang, le jus de la vigne véritable, nous lave de nos souillures.

Que votre sang nous enivre de sa force : *Sanguis Christi, inebria me,* afin que nous puissions vivre en véritables disciples de votre croix : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. »

Et qu'à l'heure de notre mort votre sang purifie la robe de notre baptême, pour que nous soyons du nombre de ceux qui se sont lavés dans le sang de l'Agneau : « *Qui laverunt stolas suas in sanguine Agni,* » et que le Père recevra dans sa demeure. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

MARIE CORÉDEMPTRICE AU PIED DE LA CROIX

Mes frères,

Nous sommes à la veille de pénétrer au cœur des grands mystères que commémore la Semaine Sainte : l'agonie mortelle de Jésus au Jardin des Oliviers, sa sanglante flagellation, son couronnement d'épines, son portement de croix, son crucifiement et sa mort ignominieuse sur le Calvaire. C'est là que nous sommes au sommet de l'œuvre du Christ Rédempteur.

Mais auparavant il nous faut arrêter notre regard sur Marie. Comme jusqu'ici rien n'a été fait que par elle et avec elle, de même par elle tout sera consommé. Prêtre et victime en union avec notre Sauveur au prélude et à l'offertoire de son sacrifice, dans le mystère de l'Incarnation et de la Présentation de Jésus au Temple, prêtre et victime nous la retrouvons avec lui, à l'autel du Golgotha. Et c'est par cette double fonction et à cette heure qu'elle nous apparaît pleinement, en ce jour consacré à ses douleurs, dans sa haute vocation de corédemptrice du monde avec son Fils.

I

La T. S. Vierge, sur laquelle l'Evangile a gardé un silence presque absolu depuis l'inauguration de la mission publique de Jésus à Cana de Galilée, réapparaît tout à coup au Calvaire.

La voici, sur la route qui conduit au Golgotha, la voici au pied de la croix où Jésus expire, la voici encore après la mort, recevant dans ses bras son Jésus inanimé.

Pourquoi sa présence ici ? N'en cherchons pas d'autre explication que cette mission qu'elle avait de donner son consentement à l'immolation de son Fils, comme à tous ses autres mystères, d'être avec lui prêtre et victime, afin d'être avec lui la cause de notre Rédemption.

Car n'imaginons pas qu'elle ait suivi la foule qui se précipite sur les pas du condamné, dans l'espoir d'arracher son Fils à la cruauté des bourreaux par ses larmes, par la pâleur de son visage défiguré, par ses mains jointes et tendues dans une suprême supplication. Ne savait-elle pas les volontés du Père et l'obéissance du Fils?

Ne croyons pas non plus qu'elle vienne apporter à son Fils la consolation de sa présence. De toutes les tortures de la Passion, de toutes celles qui déchirèrent les pieds et les mains, la tête et la poitrine du divin Crucifié, aucune, non, aucune n'a secoué son pauvre cœur, le cœur du plus aimant et du plus sensible de tous les enfants, comme celle de voir souffrir sa propre mère.

Ne disons pas davantage qu'elle obéit tout simplement à l'instinct maternel, qu'elle n'écoute que son désespoir, qu'elle va en aveugle où la pousse sa douleur. Car S. Ambroise nous répondrait qu'il ne connaît pas l'Evangile de la Vierge défaillante et évanouie au pied de la croix, mais seulement l'Evangile de la Vierge douloureuse et compatissante : *Stabat Mater dolorosa, juxta crucem lacrimosa*, comme de la femme forte qui se tient debout : « *Stabat Mater : Stantem illam lego, flentem non lego* [1]. »

Non, Marie monte au Calvaire parce que sa mission de Corédemptrice exige son concours à ce qui est le fait capital, décisif, définitif, de notre Rédemption, et un concours du même ordre que l'acte qu'accomplit sur la croix le souverain prêtre Jésus.

Nous le savons : une seule goutte de sang du Verbe fait chair, une seule de ses divines larmes, voire un seul de ses soupirs, suffisait à nous sauver. Mais en fait, afin de nous faire mieux com-

[1] P. L., XVI, 137.

prendre sa sainteté, qui exige une pareille expiation, et son amour, qui ne recule pas devant un pareil sacrifice, Dieu a mis notre salut au prix de l'obéissance de son Fils unique fait homme à la mort et à la mort de la croix.

Notre Rédemption s'accomplit par le sacrifice de Notre-Seigneur, sacrifice dont il est à la fois la victime par sa mort et sa mort sur la croix, *usque ad mortem, mortem autem crucis,* et le prêtre, non pas en se donnant lui-même la mort, mais en l'acceptant par obéissance : *factus obediens.* Par là, et par là seulement en définitive, il devient l'Adam nouveau d'un peuple nouveau. Son obéissance engendre la vie, comme la désobéissance du premier avait enfanté la mort.

Eh bien ! la T. S. Vierge ne serait pas la nouvelle Eve prévue dans le plan divin, si elle ne prenait part à cet acte suprême qui consomme notre Rédemption, et si elle n'y prenait part comme Jésus, en qualité de victime par sa compassion et en qualité de sacrificatrice par son consentement à l'immolation de son Fils.

Elle est donc là pour renouveler son *fiat* de l'Incarnation, pour achever son geste de la Présentation, pour livrer par son consentement ce Fils qui est sien à la justice divine, d'un mot : pour qu'elle achève, elle aussi, ses traits de nouvelle Eve et que son obéissance nous rende ce qu'avait perdu la désobéissance de la première.

Dans ce consentement aux volontés de Dieu le Père elle met tant d'obéissance, d'abandon, de générosité, malgré sa souffrance, que, pour nous en donner quelque idée, des saints et des plus grands, par exemple S. Antonin, n'ont pas tremblé en écrivant que dans la disposition de son cœur Marie était prête à immoler son Fils de ses propres mains, si Dieu le Père avait mis à ce prix la grâce du salut pour les hommes.

Ne nous scandalisons pas de ces audaces. Rappelons-nous seulement Abraham gravissant la montagne sur laquelle il doit immoler son fils Isaac et levant déjà sur lui l'instrument du sacrifice ; rappelons-nous ces mères de tant de jeunes martyrs encourageant elles-mêmes leurs enfants ou les prenant dans leurs bras pour les offrir à la pourpre du sang ; rappelons-nous — car pourquoi remonter si haut ? — certains héroïsmes sublimes de la Grande Guerre.

Celui-ci, par exemple, qu'a raconté la *Revue des Deux Mondes,* dans sa livraison du 1er novembre 1917. Vers le milieu de mai, le député de Cholet, Jules Delahaye, visitait sa circonscription. On était aux journées les plus terribles de Verdun, et parmi les femmes, une veuve d'un petit propriétaire de Saint-Christophe-du-Bois lui dit : « Monsieur, nous avons eu, mon mari et moi, six enfants, quatre garçons et deux filles, et tous nos fils sont partis pour la guerre... Brémond et moi nous avons été élevés dans l'amour de la France et nos fils ont été élevés comme nous. Ils ont été fiers de partir, comme nous avons été fiers pour eux. Dès le début, le cadet est tombé à la Marne, et mon pauvre mari me disait : « Ne sois pas aussi triste, c'est un honneur pour notre enfant. » Et puis, peu de temps après, nous avons eu un second tué : — « Ne pleure pas tant, il faut montrer du courage. » Nous en avons eu un troisième grièvement blessé. C'était trop, et mon mari alors est tombé tout d'un coup. Un jour il s'est couché, et il est mort. Sans maladie. Ainsi, Monsieur, il ne me reste plus qu'un fils, mon aîné, qui est sergent et se bat à Verdun. J'ai lu que je pouvais demander qu'il soit mis à l'arrière. De ces hommes-là, voyez-vous, il faut tâcher d'en conserver la race. » Et tandis que M. Delahaye rédige la demande : — « Mon Dieu, Monsieur, je réfléchis. Mon fils serait peut-être mécontent... Et cependant je voudrais qu'il vive. Pourriez-vous mettre que je demande bien toujours de le retirer de Verdun, mais seulement lorsque la bataille sera finie ? »

Et cet autre, plus émouvant encore. Une mère a onze enfants dans la fournaise, dont huit déjà sont tombés. Elle fait écrire à l'un des survivants par ses sœurs : « Maman pleure. Elle dit que tu sois fort et que tu ailles les venger. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas cela. Jean avait la Légion d'Honneur ; succède-lui. Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher petit frère, fais ton devoir. On ne te demande que cela. Dieu t'a donné la vie ; il a le droit de la reprendre. C'est maman qui l'a dit. Tes sœurs [1]. »

Les héroïsmes religieux et patriotiques de cette qualité peuvent nous aider à comprendre un peu la générosité magnanime de la Vierge dans son obéissance aux volontés du Père sur son Jésus, par laquelle elle fait acte de corédemption aux côtés du Rédempteur.

Ainsi, comme notre salut ne s'achève véritablement que sur le Calvaire, la Vierge doit y monter pour mettre le complément à sa mission. Comme dit le Bienh. de Montfort, « Dieu fait homme a glorifié son indépendance et sa majesté à dépendre de cette aimable Vierge, jusqu'à sa mort où elle devait assister, pour ne faire avec elle qu'un même sacrifice et pour être immolé par son consentement au Père éternel, comme autrefois Isaac par le consentement d'Abraham à la volonté de Dieu. C'est elle qui l'a allaité, nourri, entretenu, élevé et *sacrifié* pour nous. »

Et c'est bien dans cette attitude par laquelle elle s'unit au souverain prêtre Jésus, pour offrir la victime expiatrice du monde, que l'Evangile du disciple bien-aimé a dressé sous nos yeux en quelques traits la T. S. Vierge Marie : « *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* La Mère de Jésus se tenait debout près de la croix de Jésus. »

II

Et pourtant, alors, une immense douleur broyait le cœur de notre Mère et faisait d'elle une même

[1] Cité par la *Croix*, 9 mars 1920, d'après Madelin dans la *Revue Hebdomadaire*.

victime avec Jésus, comme son consentement ne faisait d'elle qu'un même sacrificateur avec lui, toujours afin que s'achevât son rôle de corédemptrice et que nous fussions sauvés à la fois par le sang du Christ et par les larmes de la Vierge des douleurs.

On dit que les grandes douleurs sont muettes. Jamais je n'ai senti aussi profondément toute la vérité de cette parole, comme devant le mystère des souffrances de Marie pendant la Passion.

Quand nous faisons le chemin de la croix, que nous nous agenouillons devant la station dont il est dit : « Quatrième station, Jésus rencontre sa Très Sainte Mère, » ou devant cette autre : « Treizième station, Jésus est descendu de la croix et remis à sa Mère, » malgré toute l'émotion qui nous étreint, n'éprouvons-nous pas que nos pensées et notre compassion restent bien en deçà du drame mystérieux des angoisses de cette Mère des douleurs ?

Notre âme jouit devant cette jeune mère à genoux qui adore l'enfant qu'elle vient de mettre au monde et à qui elle sourit ; un peu de son bonheur nous envahit de voir son Jésus entre ses bras ou la main dans sa main ou le front baisé par ses lèvres si pures.

Mais là, sur la route du Calvaire, la douleur de ces regards du Fils et de la Mère qui se croisent, quel abîme et quel mystère !

Avant d'essayer d'en dire quelque chose, il faut se tourner vers cette Vierge affligée et lui refaire la prière de Jacopone da Todi :

Eia, Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac, ut tecum lugeam.

Sur le chemin du Golgotha où elle s'engage alors que Judas a trahi, que Pierre a renié, que les disciples ont fui, la Mère éplorée de Jésus fut-elle frappée, rudoyée, brutalisée par les soldats de service ? L'Evangile ne le dit pas. Si vile que nous apparaisse, dans l'exécution du divin condamné, cette soldatesque qui le bafoue, qui lui crache au visage, qui enfonce dans sa tête une couronne d'épines aiguës, on peut croire que sa cruauté barbare désarma en face de la douleur de Marie. Même dans le cœur de l'homme dénaturé, il reste encore un vague sentiment de pitié et de respect pour la mère, ou bien c'est le signe qu'il est irrémédiablement perdu. Il s'est mis au-dessous de la bête.

D'ailleurs ces mauvais traitements ne constitueraient qu'un épisode secondaire des douleurs de la Vierge. Ce qui transperce son cœur, ce qui torture son âme, ce qui supplicie son être tout entier, c'est la souffrance de son enfant, dont chaque détail, même le plus infime, lui apparaît dans toute son effrayante réalité et se répercute douloureusement en elle.

Du martyre de Jésus, nous ne voyons, le plus souvent, que l'extérieur : ses pieds et ses mains percés, son côté ouvert, sa tête déchirée par les épines et noyée de sang.

Pourtant la Passion du Fils de l'homme n'est pas écrite tout entière sur son pauvre corps labouré de blessures. Je le sais, cela est déjà affreux, car des pieds à la tête le divin Crucifié n'est plus qu'une plaie. Mais où le martyre est à son comble, c'est dans l'âme du Sauveur. Qu'on le bouscule, qu'on le frappe de verges, qu'on le cloue sur son gibet, il se tait, comme si ce n'était que souffrance légère. Mais la torture qui étreint son âme lui fait pousser des plaintes déchirantes. Déjà, dans la prostration de l'agonie, il avait gémi : « *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Mon âme est triste à en mourir. » Et de fait, voici qu'une sueur de sang ruisselle sur tous ses membres. Et maintenant il pousse ce cri d'angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Voilà la lie de son calice : le supplice de son âme innocente sous le poids des péchés, de tous les péchés du monde, et sous la vision de son sang inutilisé et méprisé par un grand nombre.

Au pied de la croix, Marie, divinement instruite sur les raisons et la fin de la Rédemption, pénètre par les plaies de son Fils jusqu'à son cœur, et son regard entrevoit l'immensité de cet océan d'amertume qui le submerge.

Et quel choc sur son cœur : car c'est le cœur d'une Mère, de la plus pure, de la plus délicate, de la plus aimante de toutes les mères !

Il n'est qu'un temps de leur double existence où la mère et l'enfant sont un même sang et une seule chair et se confondent, mais toujours ils restent une seule âme et un même cœur par la tendresse et par l'amour. La Chananéenne, prosternée aux pieds de Jésus, le suppliait : « Ayez pitié de moi, ô Fils de David ; ma fille est possédée du démon. » (Matth., xv, 22). C'est sa fille qui est possédée, et elle ne dit pas : « Ayez pitié de ma fille, » mais : « Ayez pitié de moi ; » car l'amour maternel, plus que tout amour encore, fait ce prodige d'union, d'identifier ceux qui s'aiment.

Aussi bien, pourquoi évoquer le souvenir de la Chananéenne, pour des mères qui ont tant souffert à cause de leurs chers petits et tant pleuré quand ils eurent grandi, pour des hommes dont cet amour maternel fut à l'un ou l'autre des durs moments de l'existence le plus grand des réconforts ?

Eh bien, cette tendresse maternelle, dont nous avons tous l'expérience, intensifions-la de l'amour réuni de toutes les mères, grandissons-la dans des proportions presque infinies, puisqu'aussi bien elle découle du cœur de Dieu dans le cœur de la Vierge divinement féconde, et alors nous connaîtrons un peu la tendresse de Marie pour Jésus et peut-être aussi concevrons-nous quelque idée de sa compassion, de son martyre auprès de son enfant crucifié pour nos péchés. Nous ne trouverons pas exagéré que l'Eglise se serve pour la décrire des images grandioses et pathétiques de Jérémie : « *Cui comparabo te ...vel cui assimilabo te, filia Sion ? Magna est velut mare contritio tua.* A qui vous comparer, à qui êtes-vous semblable, Vierge,

fille de Sion ? Votre désolation est vaste comme la mer. » Et surtout il nous apparaîtra qu'elle peut dire avec plus de vérité que S. Paul : « J'achève en moi ce qui manque à la Passion du Christ » et que par cette *compassion* à la *Passion*, elle devient vraiment la *Corédemptrice*, près du *Rédempteur*.

* *

Aussi dans son pieux souvenir et dans son culte, l'Eglise n'a pas voulu les séparer. Bien qu'existe déjà dans le calendrier liturgique une fête spéciale de Notre-Dame des Sept-Douleurs (15 septembre), elle n'a pas voulu évoquer la Passion du Sauveur sans y associer la compassion de Marie qui la complète. C'est pourquoi elle célèbre en ce jour une autre fête des Sept-Douleurs de la Bienh. Vierge Marie, comme une répétition et une préparation, pour l'âme fidèle, du grand drame de notre salut.

Il semble bien que la méditation de la douleur de la Mère est bien faite pour attendrir le cœur et le mieux disposer à s'émouvoir de la souffrance du Fils. Et par là se prolongent les desseins miséricordieux de salut par le Fils et la Mère, desseins que Dieu faisait entrevoir dès le paradis terrestre après la chute, qui s'accomplirent pour toute l'humanité sur le Golgotha, par la Passion de Jésus et la Compassion de Marie, qui s'appliquent maintenant à chaque âme, par la célébration réunie de ces mystères dans les semaines saintes entre toutes de la Passion et des Rameaux.

POUR LE VENDREDI SAINT

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Il y a cette année, selon un calcul probable, dix-neuf siècles, le quatorzième jour du mois de nisan, un vendredi, vers trois heures du soir, sur le Golgotha, tout près de Jérusalem, trois condamnés subissaient la peine capitale. Deux d'entre eux confessaient leur culpabilité et proclamaient la justice de leur expiation. Quant au troisième, il finissait d'une façon singulière. Au moment de sa mort, la terre trembla, le tonnerre se fit entendre, et la nature entière sembla tout à coup s'émouvoir, saisie d'épouvante, comme dit S. Augustin, de la scélératesse des hommes. Et la foule qui, tout à l'heure encore, raillait le moribond, s'en allait maintenant stupéfaite et murmurait : « En vérité, celui-ci est bien le Fils de Dieu ! »

La postérité, plus impartiale, a revisé le procès qui mena le Christ au Calvaire ; elle y a découvert la plus grande infamie qui se soit accomplie au cours de l'histoire. D'après Bossuet, tous les crimes ont pris part à ce supplice : tout ce qu'il y a de plus furieux, de plus injuste, de plus méchant dans le cœur de l'homme, s'est conjuré contre Jésus. En un mot, c'est l'assaut le plus terrible que le péché ait jamais livré à la sainteté divine. S'il paraît triompher, son triomphe n'est qu'éphémère et mensonger, et, comme l'a chanté le prophète, l'heure de sa victoire est aussi l'heure de sa ruine à jamais irréparable.

I

En ce temps-là, Jésus, tout débordant d'amour pour l'homme, prenait en pitié sa détresse, il s'ingéniait à lui rendre le bonheur perdu, et il inventait cet ineffable mystère de l'Eucharistie, dernier mot de la condescendance et de l'affection, puisqu'il abaissait l'Infini jusqu'à la créature pour élever la créature jusqu'à l'Infini.

Cependant, en quelque ténébreuse officine, des hommes s'étaient réunis. Froissés depuis longtemps des paroles de Jésus à leur sujet, jaloux des succès que « ce séducteur » remporte auprès du peuple et menacés de voir disparaître leur influence, ils se sont concertés : à tout prix il faut en finir, et puisque tous les moyens sont bons, on le fera mourir.

Le complot est bien organisé. Mais les conspirateurs sont trop habiles pour se dévoiler : dissimulés dans l'ombre, ces hypocrites, comme les appelait le Maître, conduiront pourtant toute l'affaire, avec une sûreté de main extraordinaire.

Voyez le comble de leur audace : ils ont si bien dressé des pièges contre Jésus, ils ont tellement surveillé son entourage qu'ils ont pris parmi ses amis les plus intimes celui qui le trahira. C'est un pauvre homme au cœur chancelant, séduit par le mirage du funeste métal, et qu'on a poussé à vendre son Maître pour trente pièces d'argent.

Déjà une troupe d'hommes s'approche du jardin de Gethsémani ; ils ont des bâtons et des épées dans les mains, leur guide, Judas, s'avance vers Jésus qui arrive, il saisit ses mains, puis il avance les lèvres pour un baiser en disant : « Maître, je vous salue. » Et sa voix tremblait d'émotion et il balbutiait encore : « Maître ! Maître ! » en essayant de redire l'odieuse salutation. — « Mon ami ! lui répliqua Jésus, pourquoi es-tu venu ici ? » puis, l'écartant doucement : « Judas, c'est donc ainsi que tu trahis le Fils de l'homme ! »

Judas ! traître ! deux noms, m. f., qui sonnent désormais horriblement à toute oreille humaine ; deux noms qui expriment ce qu'une âme peut concevoir de plus odieux ; deux noms à tout jamais maudits de génération en génération : Judas ! traître !

Pendant ce temps, la bande se saisit de Jésus, le ligote comme un redoutable bandit et l'entraîne sans qu'il oppose de résistance. Mais où sont donc les Apôtres ? Hélas ! la peur les a mis en fuite ; ils ont abandonné indignement Celui qui les a tant aimés et ils donnent un nouveau et cruel témoignage de l'inconstance des amitiés humaines à l'épreuve de l'adversité.

Pourtant, je me trompe. Tous les Apôtres n'ont pas disparu. Pierre, au cœur ardent, qui protestait quand Jésus annonçait d'avance les horreurs de sa Passion, Pierre, qui répondait tantôt au Christ : « Quand même tous vous renieraient, je ne vous renierai pas ; quand même il me faudrait

aller en prison, je serai, s'il le faut, jusqu'à la mort, avec vous ! » Pierre enfin, qui, tout à l'heure, tirait l'épée contre les agresseurs de son Maître, Pierre est encore là ; il suit le cortège jusque chez le Grand Prêtre. Conscient de ses droits d'Israélite, il veut, sans nul doute, rendre témoignage à Jésus et parler à sa décharge, à l'heure du jugement.

Ah ! m. f., combien fragiles sont donc parfois les plus beaux enthousiasmes, et qu'il faut peu de chose aussi pour renverser des convictions trop mal établies !

Pierre franchit donc la porte. Une servante le vit passer et, sans y prêter plus d'attention, lui lança cette apostrophe : « Mais n'es tu pas aussi disciple de cet homme ? » L'Apôtre, pressant le pas, murmura vaguement : « Je ne le suis pas. » Peut-être craignait-il de ne pouvoir pénétrer dans la cour, peut-être répondait-il d'une façon toute distraite ; en tout cas cette première faiblesse allait le conduire à la plus misérable apostasie.

Quelques instants plus tard, Pierre était auprès d'un brasier, mêlé aux satellites. Une femme vint à passer qui renouvela l'insidieuse question : « Mais toi aussi, tu dois être disciple de Jésus ! » L'Apôtre, se sentant deviné, répondit cette fois avec un air de mépris. Et une troisième tentation se présenta plus forte encore, et Pierre désemparé, mécontent de lui-même, prêt à toutes les folies, renia son Maître pour la troisième fois ; et il jurait, et il prenait le ciel à témoin qu'il ne connaissait pas cet homme.

Voilà, m. f., le triste résultat de tant de patience, de bonté, de prédilection ; voilà aussi le chef-d'œuvre de l'ingratitude humaine. Des douze Apôtres, l'un a vendu son Maître, la plupart l'ont abandonné, et celui-ci, pour mettre le comble à leur lâcheté, vient de le renier publiquement et de le maudire. Et c'est tout seul que Jesus va affronter la justice.

II

La justice, vous le savez, est le grand espoir des innocents en même temps que la terreur des criminels ; et la loi n'a point d'autre raison d'être que de protéger la faiblesse contre les abus de la violence.

Or Jésus avait-il à redouter la justice de son pays ? Sa seule ambition était de régénérer une société dépravée et glissant à sa ruine ; il voulait mettre l'amour à la base de la religion inspirée jusqu'alors par la crainte ; il avait passé toute sa vie en faisant le bien ; que pouvait-on lui reprocher ? Certes, ses ennemis eux-mêmes étaient fort embarrassés. Mais la haine vint à leur secours. Anne, le Grand Prêtre, voulut d'abord ruser avec son prisonnier ; son mécompte fut tel que, sans plus insister, il renvoya Jésus au Grand Conseil qui devait présider au jugement.

Un jugement ! que dis-je ? ce ne fut qu'une parodie de la justice, ce ne fut qu'une honteuse comédie ! La sentence était fixée d'avance, il fallait bien y arriver ; pour cela on accumula les illégalités. Contre toute règle, l'assemblée eut lieu de nuit ; on suborna de faux témoins qui ne purent se mettre d'accord, cependant que l'accusé n'avait point de défenseur. Enfin, pour tout achever, Caïphe imagina de faire un crime à Jésus de s'être proclamé le Fils de Dieu. — « Je le suis, » répondit le Christ, et à cette parole, tous de s'écrier : « A mort le blasphémateur ! » Il se passa alors une scène indescriptible de brutalité. Les Sanhédrites quittèrent brusquement leurs sièges en criant au scandale, et montrèrent le poing à l'accusé ; les satellites et les valets, entraînés par ce haut exemple, se précipitèrent sur le prisonnier en le frappant, en l'insultant, en l'outrageant de toutes manières.

Ainsi la justice avait parlé, et Jésus était bien condamné. Toutefois, l'enivrement d'un succès trop facile sur un homme sans défense dissimulait mal l'inquiétude profonde des meneurs du complot. Car enfin, s'ils avaient abusé le peuple, si la justice avait cédé sous leur pression, tout n'était pas dit encore, la sentence n'était pas exécutoire. Depuis la domination romaine, le Sanhédrin déchu avait perdu la puissance du glaive.

La vie de Jésus est donc désormais entre les mains du gouverneur romain. En ces jours-là, Ponce Pilate représentait l'empereur en Judée. Chevalier romain, jouissant de la faveur de César, assez haut placé pour être inaccessible aux passions et à l'intrigue, sa loyauté ne pouvait pas ne pas se révolter d'une telle procédure ; et d'ailleurs, à défaut des scrupules de conscience, son orgueil de romain trouverait bien quelque malin plaisir à renverser d'un geste méprisant l'échafaudage laborieusement élaboré par la haine des Juifs. Mais, dès la première entrevue de Pilate avec Jésus, on vit apparaître toute l'incertitude, toute la légèreté d'un caractère que les Sanhédrites avaient pénétré depuis longtemps. — « Je viens d'interroger votre accusé, dit Pilate à la foule qui assiégeait sa porte, et je n'ai trouvé en lui rien qui motive une condamnation. » Et il croyait avoir découvert un ingénieux compromis de son autorité souveraine avec la satisfaction du peuple. L'événement montra bientôt son erreur. La foule excitée s'ameute et les clameurs éclatent. La lutte est engagée entre la haine et l'honneur, et, encore une fois, il sera dit que l'iniquité a eu le dernier mot.

Alors Pilate commença ses concessions. — « Je vous ai déjà dit que je ne trouve point en cet homme de culpabilité ; je vais donc le faire châtier, et je le renverrai. » Entendez-vous ? Il est innocent et pourtant il va être puni, il va subir le supplice de la flagellation, dont aucun discours ne peut exprimer l'atrocité.

Mais ce n'est point encore assez. Les Juifs multiplient leurs exigences et Pilate ses capitulations. Le gouverneur se ravise. — « Il est d'usage, dit-il, qu'au temps de Pâques je délivre un prisonnier de votre choix. Qui voulez-vous, du brigand Barabbas ou de Jésus qu'on appelle le Christ ? » — « Barabbas ! répond la clameur, nous voulons Barabbas ! »

et le scélérat est mis en liberté. — « Alors, que vais-je faire de Jésus ? Je vais aussi le renvoyer. » — « Si tu le renvoies, tu n'es pas l'ami de César ! »

C'en était trop pour Pilate. Au nom de César, des visions terrifiantes assaillirent l'esprit du gouverneur et il sacrifia sa conscience à de vaines préoccupations d'égoïsme. Son épouse suppliante essaya de le ramener à de plus justes conceptions du devoir. Ce fut en vain : Pilate s'en remit alors à la foule de statuer sur le sort du condamné, et la foule répondit : « A la croix ! qu'il soit crucifié ! » — « Je suis innocent du sang de ce juste, » proclama hautement le gouverneur, et il se lava les mains. Lave tes mains, Pilate, mais la souillure est trop profonde et jusqu'à la fin des temps tu porteras le stigmate de ta flétrissure.

Vous connaissez le reste, m. f. Ce fut alors l'abandon de Jésus à cette troupe qui frémissait de rage ; ce fut la conduite douloureuse du condamné épuisé depuis le prétoire jusqu'au Calvaire ; ce furent le débordement des injures de la foule et les brutalités des bourreaux ; ce fut aussi la rencontre de cette mère éplorée dont la désolation ajouta aux souffrances de Jésus quelque chose de plus cruel encore.

Au Calvaire, le Christ se laissa dépouiller de ses vêtements et étendre sur la croix ; d'horribles clous y fixèrent ses membres meurtris ; on éleva le gibet entre ciel et terre et une indicible agonie de trois heures commença.

Enfin, après une parole de pardon pour ses bourreaux, une suprême marque de tendresse pour sa mère, un cri d'espoir en la justice divine, un dernier regard sur le livre des prophètes, une dernière contraction des muscles, un dernier râle de la poitrine, la tête du Crucifié retomba inerte. Tout était consommé.

* *

Vous vous souvenez que Pilate, lorsqu'il présenta au peuple, du haut de sa tribune, Jésus tout défiguré par les mauvais traitements, s'écria avec dérision : « *Ecce homo !* Voilà l'homme ! »

Quand on parcourt le drame de la Passion, sous le coup de l'émotion qui saisit, on ne peut s'empêcher de redire avec douleur : « Voilà l'homme ! »

L'homme, m. f., en effet, c'est la traîtrise et la cupidité ; l'homme, c'est l'inconstance et la lâcheté ; l'homme, c'est la brutalité et la haine, c'est cette horrible dépravation qui fait le fond du cœur humain depuis la chute originelle et dont le meurtre de Jésus a été l'épouvantable manifestation. En un mot, l'homme c'est le péché. Regardez : quelle laideur ! quelle misère !

Ecce homo ! Et cependant, depuis l'heure mémorable où Dieu incarné a voulu mourir en croix, l'homme, c'est bien plutôt l'amour fidèle malgré les abandons ; l'homme, c'est la tranquillité et le calme qu'aucune injure ne peut altérer, c'est la force indomptable au plus fort de la douleur, c'est encore la bonté poussée jusqu'au pardon des bourreaux et à l'amour des persécuteurs ; l'homme, c'est le don de soi jusqu'au sacrifice de la vie pour le rachat des hommes. Voilà l'homme, l'homme tel que Jésus vient de le créer, tel qu'il demande à tous ses amis de le reproduire. Admirez cette idéale grandeur, cette beauté rayonnante !

Un de nos vieux chroniqueurs nationaux raconte que Clovis, à l'époque de sa conversion, se faisait instruire des vérités chrétiennes, et comme l'évêque de Reims lui narrait la Passion, le barbare, soulevé tout à coup par une généreuse indignation, bondit de son siège et, frappant de sa framée la terre, s'écria : « Ah ! que n'étais-je là avec mes Francs ! »

Qui d'entre nous, m. f., n'eût souhaité, lui aussi, d'être là, mais avec son cœur, au moins pour assister son Dieu dans cet universel abandon ? Eh bien ! l'Eglise nous enseigne que Jésus a souffert et qu'il est mort non seulement pour les hommes de son temps, mais qu'il a expié encore tous les péchés que son regard divin apercevait dans la suite des siècles. Ainsi tous nous étions au crucifiement de Jésus. S. Bernard ne craint pas de dire que nous sommes tous les auteurs de son supplice et Bossuet ajoute : « Plus que Judas qui le trahit, plus que les Juifs qui l'accusèrent, plus que Pilate qui le condamna, plus que les soldats qui l'exécutèrent. »

Reconnaissons-donc, nous aussi, toute la malignité de notre cœur. A genoux, devant le cadavre de notre victime, essayons de comprendre quel mal est le péché. Protestons à Jésus de notre repentir, et, malgré nos faiblesses passagères, jurons-lui fidélité à la vie et à la mort. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

XXIX

LA SEMAINE DE LA PASSION

Voici une précieuse et émouvante quinzaine : c'est le temps de la Passion. Nous allons monter à Jérusalem avec Jésus, pour être témoins du grand mystère de la Rédemption. L'Eglise s'attache aux pas de son divin Maître ; elle veut savoir ce qu'il a fait tel jour, à telle heure, elle médite sur chacune de ses paroles, elle gémit sur chacune de ses souffrances.

Nous allons nous attacher, nous aussi, aux pas de Jésus.

I

Après la résurrection de Lazare, il s'est retiré quelques jours à Ephrem, sur la rive droite du Jourdain. La fête de Pâques approche, il pense à Jérusalem, au sacrifice qu'il va accomplir, et comme il commençait à trouver le calice amer, il s'éloigne de la cité, traverse la Samarie et remonte jusqu'en Galilée. C'est là qu'il rencontre les dix lépreux et qu'il les guérit. Un seul vient le remercier, et c'est un Samaritain. Il s'écrie douloureusement, car il ne peut s'habituer à l'ingratitude : « Et les neuf autres, où sont-ils ? » (Luc, XVII, 17).

De là il passe sur la rive gauche du fleuve, qu'il descend en le côtoyant. Les pharisiens accourent et lui posent mille questions auxquelles il répond par diverses paraboles : celle du pharisien et du publicain, celle des ouvriers de la vigne. Il bénit avec

effusion les petits enfants, heureux de reposer ses yeux sur leurs âmes innocentes. (Luc, XVIII, 16).

Il suit la route de Jérusalem.

C'est le lundi ou le mardi avant la Passion.

Les disciples sont inquiets, songeurs. Où les conduit-il ? Du côté de la Mer Morte ou à Jérusalem ? En le voyant traverser le fleuve, ils restent immobiles d'effroi. Lui, il marche seul. Il a pris sa décision, il va à Jérusalem, il va au sacrifice, et il est plein de joie, parce qu'il fait la volonté du Père. Les disciples viennent ensuite, pleins de crainte : *sequentes timebant*. (Marc, X, 32). Alors il prend les douze à part et leur dit : « Voici que nous montons à Jérusalem, et toutes les choses que les prophètes ont écrites du Fils de l'homme seront bientôt accomplies. Il sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort. Et ils le livreront aux Gentils. Il sera moqué, insulté ; on lui crachera au visage ; et après l'avoir flagellé, ils le crucifieront, et il ressuscitera le troisième jour. » (Luc, XVIII, 33).

C'était la troisième fois que Jésus leur annonçait sa Passion. Il leur avait déjà prédit les mêmes choses à Césarée de Philippe, après la confession de S. Pierre (Matth., XVI, 21), et après la Transfiguration (Matth., XVII, 21), après les gloires du Thabor. « Ils en avaient conçu une grande tristesse, » puis ils avaient oublié. Cette fois ils ne comprirent rien à ces paroles. Ils marchaient toujours dans le rêve judaïque des grandeurs terrestres du Messie, et le vrai sens de cette prédiction leur demeurait caché. Parfois c'est encore une grâce de ne pas savoir et de ne pas comprendre. Ils comprenaient si peu que c'est le moment que choisit Salomé, la mère de Jacques et de Jean, pour formuler au Sauveur sa demande ambitieuse : « Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » (Marc, X, 36).

Le jeudi, ils entraient à Jéricho, la ville des roses. La vallée avait sa parure printanière et ses parfums qui l'embaumaient. Tout était à la joie, la foule se pressait sur les traces de Jésus avec enthousiasme, avec des cris d'allégresse. Un aveugle, Bar-Timée, qui mendiait avec un compagnon, entendant ce joyeux tumulte, en demanda la cause. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Alors ils se mirent à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! » Le cœur de Jésus s'émeut en s'entendant appeler par son nom et par celui du grand aïeul. Il appelle Bar-Timée et lui dit : « Que veux-tu que je te fasse ? » — « Seigneur, faites que je voie ! » répond-il. Et il les guérit tous deux. Il se plaît au milieu de cette foule si bonne, si sincère, qui est tout heureuse de le voir et qui l'acclame, et il lui prodigue les bénédictions, les bienfaits et les miracles.

Comme il entrait dans la ville, un homme qui était petit de taille et qui désirait le voir, était monté sur un figuier d'Egypte pour mieux l'apercevoir quand il passerait. Et Jésus, touché de son désir, lui avait dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car il faut qu'aujourd'hui je loge dans votre maison. » On sait avec quel bonheur et quelle magnificence ce chef des publicains le reçut chez lui. Si l'on en croit la tradition, c'était sainte Véronique qui était l'épouse de Zachée, elle qui avait pressé son mari de se porter au devant de Jésus pour le voir. Elle était sans doute une de ces saintes femmes qui, avec Marie, accompagnaient le Sauveur et pourvoyaient à ses besoins ainsi qu'à ceux de ses Apôtres. Jésus se sentait aimé dans cette maison par ces âmes saintes et droites, et il y demeura toute la soirée du jeudi.

Ainsi se poursuivait sa marche vers Jérusalem. Il avait semblé hésiter d'abord devant l'immense sacrifice ; puis il l'avait accompli d'un cœur généreux, et le Père semait quelques roses sur cette route pleine d'épines.

II

Il y a six heures de marche de Jéricho à Jérusalem. Le lendemain vendredi, Jésus se remet en route avec ses Apôtres. Il a hâte d'arriver à la cité où il doit si cruellement mourir pour nous. Il marche en avant, seul. (Luc, XIX, 28). Il est tout à ses pensées, tout à son œuvre, et les Apôtres respectent son silence, silencieux eux-mêmes et songeurs. Il s'engage dans les âpres défilés qui conduisent à l'hôtellerie où le bon Samaritain a fait soigner l'infortuné voyageur dépouillé par les voleurs et laissé par eux à demi mort. Il est, lui aussi, le bon Samaritain qui vient guérir l'humanité blessée à mort par le péché. Faut-il qu'il l'aime, cette humanité, si ingrate pourtant, pour que, afin de la sauver, il soit descendu des hauteurs bienheureuses du ciel et qu'il s'expose à toutes les injures, à toutes les persécutions, à tous les supplices ! Et rien ne lui sera épargné. Il sait tout cela, il veut tout cela, il voit même les épreuves de l'avenir, les persécutions de l'Eglise ; il entend les blasphèmes, et cela n'arrête point sa marche, ne le fait pas hésiter dans ses adorables desseins : il aime.

Ce jour-là, toutefois, il n'ira pas jusqu'à Jérusalem. Il y a là, sur son chemin, une maison où il est aimé, une maison hospitalière où il se plaît à descendre : c'est la maison de Béthanie. S'il aime, il veut aussi goûter un peu d'amour, et là il n'a que des amis. Il sait qu'il y est toujours attendu et toujours ardemment désiré. Il y reverra Marthe et Marie, il y reverra Lazare qu'il a ressuscité. Quelle joie pour lui, quelle douceur et quel accueil ! Il arrive le soir, quand le sabbat va commencer. Toute la soirée est consacrée à de pieux entretiens. Ce n'est plus seulement Marie qui est à ses pieds, écoutant, buvant sa parole, c'est Marthe qui le contemple avec ravissement et qui se rappelle ce qu'elle lui a dit avant la résurrection de Lazare, son sublime acte de foi : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils de Dieu qui êtes venu en ce monde. » Cet acte de foi, elle ne cesse de le redire dans son cœur, et quand elle regarde le Sauveur elle lui dit de toute son âme : « Oui, vous êtes le Fils de Dieu ! Je vous adore et je vous aime. » Il y a aussi Lazare, qui se tait, absorbé dans la reconnaissance pour Celui qui l'a tiré du tombeau.

Le samedi se passe dans de douces et inexprimables effusions, dans le repos du corps et de l'âme ordonné par la Loi. C'est une fête intime où les âmes se parlent, une journée de paradis.

Cependant le bruit de l'arrivée de Jésus a réjoui toute la petite ville. Ses amis veulent le voir chez eux, et l'un d'eux, qu'il a peut-être guéri, et que nous voyons pour la première fois, Simon le lépreux, veut lui offrir un festin. Marthe a dû réclamer cet honneur pour elle, mais ce sont deux maisons amies, Lazare sera du festin et elle servira à table. A Jérusalem aussi on a appris qu'il était venu et qu'il se trouvait à Béthanie. Cette nouvelle calme les inquié-

tudes d'un grand nombre qui se demandaient : « Viendra-t-il pour la fête de Pâques ? » Ce soir du samedi, le sabbat étant terminé, un grand nombre de Juifs descendent de la cité sainte pour voir Jésus et pour voir également Lazare ressuscité.

Les princes des prêtres aussi savent la venue de Jésus, et ils forment le projet de tuer Lazare, le témoin gênant : *Cogitaverunt ut Lazarum interficerent.* (Jo., XII, 10).

Mais personne à Béthanie ne songe à ce noir complot ; tout était à l'allégresse du festin et au bonheur de voir Jésus. Tout à coup on vit Madeleine qui se levait, un vase d'albâtre rempli d'une liqueur précieuse dans les mains. Comme elle avait fait à Naïm chez Simon le Pharisien, elle se pencha sur le lit où reposait le Sauveur, puis, brisant le vase, elle en répandit les parfums sur sa tête et sur ses pieds, et toute la maison en fut embaumée. Tous la regardaient avec admiration et approuvaient cet acte.

Une voix aigre pourtant se fit entendre : celle de Judas déclarant qu'il eût mieux valu donner le prix de ces parfums aux pauvres. Cette plainte trouva de l'écho auprès de quelques Galiléens. Jésus savait que Judas n'aimait pas les pauvres et qu'il était voleur. S'il protestait, c'est parce que les trois cents deniers que valait ce vase lui échappaient. Il répondit par un reproche :

« Pourquoi affligez-vous cette femme ? Laissez-la. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, et quand vous voudrez vous pourrez leur faire du bien. Mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qui était en son pouvoir. Elle a agi avec son bon cœur. Elle a oint mon corps par avance pour ma sépulture. »

Après avoir pris la défense de sa servante dévouée, il revenait à la pensée de son généreux et divin dessein. Pourquoi était-il monté vers Jérusalem ? C'était pour accomplir la volonté du Père, pour y mourir sur la croix. Cette croix se dresse soudain dans son esprit. Il voit Madeleine qui, dans six jours, se dirigera vers le tombeau de Joseph d'Arimathie avec des parfums « pour sa sépulture ». Maintenant c'en est fait pour lui de tout bonheur intime sur la terre ; il vient de passer en ce monde sa dernière journée heureuse, encore a-t-elle été empoisonnée par le mauvais esprit de Judas.

Tels sont les événements de la semaine de la Passion. Nous les méditerons avec l'Eglise en ces jours de grâces ; leur pensée, leur souvenir nous accompagneront partout et nous ne cesserons de les repasser dans notre cœur qui aime Jésus, qui s'associe à ses plaintes, à ses tristesses, à ses douleurs.

XXX

LES SEPT DOULEURS DE MARIE

L'Eglise, qui va s'adonner à la méditation profonde des souffrances de son Epoux et Sauveur, n'aura garde d'oublier Marie, qui a tant souffert aussi. Elle commencera même par les douleurs de la Sainte Vierge, et elle leur consacrera une fête, le vendredi après la Passion. Ce pieux devoir accompli, elle ne se détournera plus de la contemplation du mystère de la croix, où elle rencontrera d'ailleurs toujours Marie, douloureuse et pleurant, mais forte.

I

La dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs a été surtout celle du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Dans les églises, sur la façade des maisons, sur les places publiques, dans les lieux de pèlerinage, on voit la statue de Notre-Dame de Pitié qui tient sur ses genoux le corps inanimé de Jésus, inondé de ses larmes, et c'est parce que cette dévotion était populaire que le pape Benoît XIII, en 1727, a institué pour toute l'Eglise « la fête des Sept-Douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie. »

Jésus a voulu associer sa Mère à son œuvre de salut du genre humain, laquelle s'est accomplie par la souffrance. C'est pourquoi la vie de la Sainte Vierge n'a été qu'une suite de douleurs. Tout enfant, elle est orpheline, et parmi ses compagnes du Temple, elle est peut-être la seule qui soit sans parents. Or elle a connu son bon père et sa pieuse mère ; leur image s'est gravée dans son cœur très aimant, dans sa mémoire qui n'oublie rien, et la blessure ne s'est jamais fermée. Dieu la préparait ainsi à coopérer avec lui à l'œuvre rédemptrice du genre humain. Pour la première fois, elle unit son action rédemptrice à l'action divine le jour de l'Annonciation, et elle continue ainsi jusqu'au pied de la croix, où, mère généreuse, elle offre elle-même son Fils en sacrifice pour nous racheter.

La seule joie de sa vie, joie parfaite, céleste et sans mélange, fut à la grotte de Bethléem quand elle adora son Fils nouveau-né dans sa pauvre crèche. Le froid, le dénuement, la paille disparaissaient à ses yeux ; elle ne voyait que son Fils, le Fils de Dieu, qui pleurait et qui souriait, qui rayonnait sur son âme, la réchauffait, l'enivrait de bonheur.

Cette félicité profonde régna en elle jusqu'au jour où elle présenta Jésus au Temple, où Siméon, prenant l'Enfant dans ses bras, dit à la mère, surprise et bouleversée, qu'un jour un glaive de douleur traverserait son âme. Pourquoi parlait-il au futur ? Est-ce que Marie ne sentit pas sur-le-champ le glaive qui la transperçait ? Aussi n'y eut-il plus de repos pour elle, pas une minute de calme, d'allégresse et d'espérance. Elle ne pouvait pas le regarder sans que se dressât devant elle le douloureux avenir, la haine, les contradictions qui attendaient Jésus, Jésus devenu la cible de toutes les méchancetés concertées.

Quelque temps après, c'est l'exil. La prophétie s'accomplit inexorablement. Elle prend son Fils, la nuit, et pour le sauver elle gagne rapidement l'Egypte avec S. Joseph. C'est une fuite précipitée, alarmée, éperdue. Quelle mère ne comprendrait ces inquiétudes, ces angoisses et n'y compatirait ? Car l'avenir lui est fermé ; elle sait seulement que son Fils bien-aimé est réservé à toutes les épreuves. Aucune clarté même qui lui montre ce que seront ces épreuves et comment elles l'atteindront.

Dieu met un terme à leur exil, et ils rentrent dans la patrie, mais ils ne s'y croient pas en sûreté. Si Hérode est mort, son fils Archélaüs règne ; ils craignent qu'il n'ait hérité de la cruauté de son père et ils s'en vont à Nazareth, vivre sous un sceptre plus clément. Ils passent là quelques années calmes qui eussent été heureuses sans le souvenir des paroles de Siméon. Quand l'Enfant a douze ans, qu'ils l'amènent à Jérusalem, voilà qu'ils le perdent ; ils ne savent pas « qu'il doit s'occuper des choses du Père, » et ils le cherchent désolés pendant trois jours.

Jésus n'a-t-il donc pas eu pitié de l'immense chagrin de ses parents ? Qui pourrait le penser ? Mais qui ne connaît pas l'épreuve ne connaît pas la vie ; qui n'est pas capable de la porter n'est pas capable de vivre, de faire l'œuvre de Dieu. Et puis le Fils